



Manifeste rouge

Ils investissent des non-lieux à la périphérie des villes, où ils mettent en scène différentes expressions de la colère politique, de Genet, Pasolini et Fassbinder à Antigone aujourd'hui. Ils dissèquent les textes, les fragmentent, pour mieux faire parler les événements qui secouent notre monde. Les Italiens de la compagnie **Motus** nous questionnent, directement.



Silvia Calderoni dans *Let the Sunshine In (antigone)* contest#1, 2009. Photo : Valentina Bianchi.

Fondée à Rimini par Enrico Casagrande et Daniello Nicolò, la compagnie Motus arpente les villes et les non-villes depuis près de vingt ans. De formation universitaire, ce couple d'artistes-chercheurs s'empare des questions les plus brûlantes de l'époque, et tente toujours de rester en prise direct avec toutes les questions cruelles qui nous entourent – le voyage, la ville, la jeunesse, la révolte. Autant de thèmes qu'ils vont faire vivre en convoquant les poètes, très anciens parfois, comme Sophocle, mais souvent plus contemporains, comme Fassbinder, Pasolini ou Genet. Des spectacles bruts et incandescents, souvent proposés en dehors des lieux habituels du théâtre organisé – et qui nous rapprochent de la vie qu'ils tentent de traduire sur la scène. Après une longue enquête sur la jeunesse d'aujourd'hui – la « génération X » –, Motus engage depuis 2009 un grand chantier consacré aux révoltes contemporaines. Où sont les Antigone d'aujourd'hui? Une tétralogie passionnante en cours de création, que l'on pourra voir dans différentes villes d'Italie et de France.

Décidément l'Emilie-Romagne est un véritable nid théâtral. Dès les années 1960, des artistes comme Gabriela Lavia, Giancarlo Sbragia ou Massimo Castrì développent un travail innovant, hors des sentiers battus du théâtre. Chaque petite ville ou bourgade est en effet équipée d'une scène, et plus de deux cents compagnies s'y produisent chaque année, soit près de la moitié de la production italienne. Deux festivals, en particulier, drainent le meilleur de la production européenne : le Teatro Festival Parma et Santarcangelo International of the arts, davantage tourné vers des formes expérimentales et indisciplinaires. A Parme, on trouve la fameuse Fondazione Teatro Due, à Bologne est installée la Nueva Scena Arena del Sol, et Cesena abrite le camp de base la Societas Raffaello Sanzio des Castellucci. Sans oublier le Teatrino Clandestino, fondé à Bologne par Fiorenza Menni et Pietro Babina. A Rimini, la compagnie Motus vient compléter ce tableau foisonnant : ses fondateurs, Daniela Nicolò et Enrico Casagrande, étaient d'ailleurs cette année les directeurs artistiques du festival de Santarcangelo. Un nid théâtral, vous dit-on.

C'est à l'université que le duo fondateur de Motus rencontre le théâtre, alors que Daniela Nicolò et Enrico Casagrande sont étudiants en sociologie et en économie. Leurs premiers pas théâtraux seront très directement influencés par l'univers du Living Theater, très présent en Italie. L'université, la troupe de Judith Malina : deux racines qui racontent fort bien l'essentiel de la compagnie Motus : d'un côté la recherche et l'approfondissement de la pensée, de l'autre, le passage à l'acte et l'engagement au cœur des nœuds de la société contemporaine.

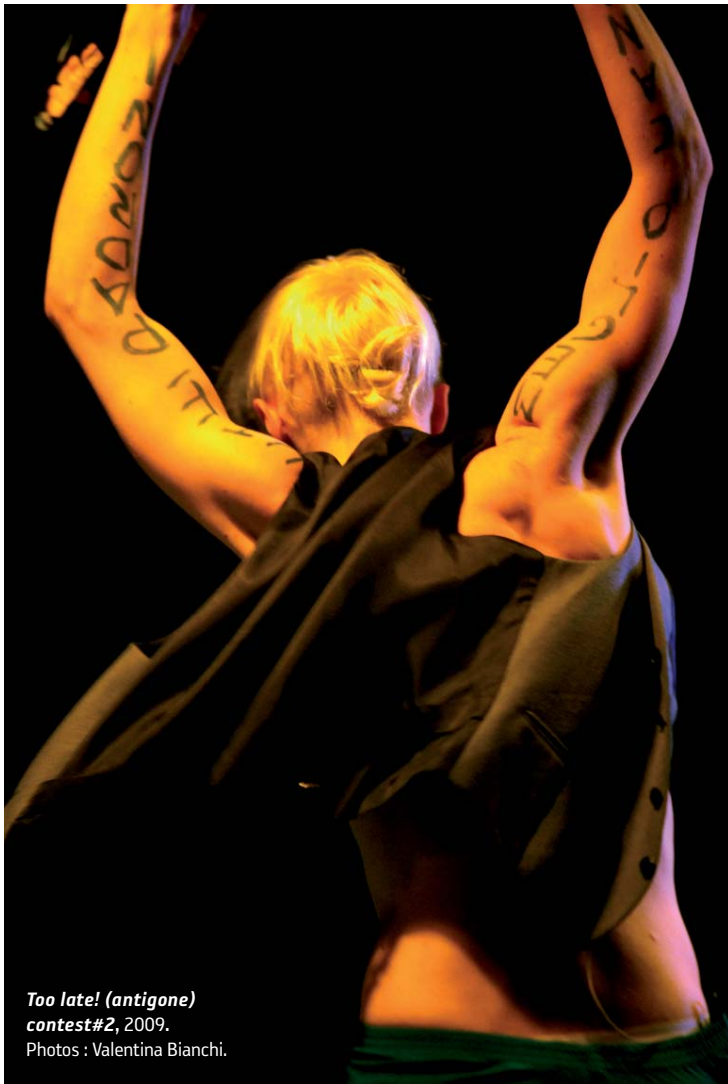
Langues de la révolte

D'où leur désir constant de faire entendre de grands écrivains d'aujourd'hui. Jean Genet, Pier Paolo Pasolini ou Rainer Werner Fassbinder, qui se rejoignent, par-delà leurs différences, dans une langue de la révolte exposant sa colère contre le monde actuel. En 2002, ils ont créé *Splendid's*, « d'après » Jean Genet, au Grand Hôtel Plaza de Rome. Une marque de fabrique du groupe Motus, qui s'est toujours écarté des salles traditionnelles pour écrire ses spectacles à même des lieux non-théâtraux. Et une caractéristique qui n'est pas d'abord esthétique, mais biographique et matérielle : « *Notre propre théâtre est né dans de petites salles de répétition en banlieue, dans des lieux oubliés par les administrations locales, de vieux espaces industriels délabrés, dans l'attente d'être abattus ou récupérés.* » En se déplaçant hors des centres, Motus a trouvé la liberté nécessaire par rapport aux temps, aux demandes et aux attentes du marché, particulièrement brutal et cruel dans le monde culturel italien : « *Ainsi, par ces contraintes apparentes, nous avons pu commencer à construire, avec des matériaux de récupération, nos mondes parallèles, souvent délirants.* » Cette réflexion sur la ville moderne et ses barbaries quotidiennes vont tout naturellement mener Daniela Nicolò et Enrico Casagrande sur les traces de Pasolini. En 2003, pour construire *Comme un chien sans maître* – en collaboration avec le Théâtre national de Bretagne, à Rennes, et le Théâtre Metastasio à Naples, dans le cadre d'un projet conçu par le metteur en scène Mario Martone –, ils arrachent quelques chapitres de *Pétrole*, l'ultime roman du poète, qui résonne comme un énorme testament rétroactif. Cette fois encore, l'investigation de terrain est la matrice de l'œuvre théâtrale à venir. Motus

engage une recherche sur les périphéries des grandes villes. Quelques années plus tôt, leur trilogie *Rooms* amorçait déjà cette quête en travaillant sur les motels et les déserts américains. A bord d'un camping car équipé de trois caméras, ils vont sillonner les banlieues de Rome et de Naples, pour tenter d'attraper au plus près ces paysages sinistrés décrits par Pasolini trente ans plus tôt. Vérifier ce qui n'avait pas changé, comme ce qui était devenu radicalement différent. Une sorte de travail d'entomologistes, qui les a menés aux confins de la ville, dans ces non-lieux qui n'appartiennent ni à la cité, ni à la nature. Ils ont fréquenté des camps gitans, ont longuement interrogé des enfants qui jouent au milieu des décharges, Une juste traduction pasolinienne. L'année suivante, toujours à Rennes, ils créent *L'Ospite*, d'après le roman *Théorème*, dont Pasolini a lui-même tiré un film devenu culte.

Hors des centres, Motus a trouvé la liberté nécessaire par rapport aux temps, aux demandes et aux attentes du marché.

A partir de 2005, c'est dans l'œuvre de Fassbinder que le groupe Motus va cheminer, pour en extraire deux spectacles qui ne sont pas à proprement parler des adaptations, mais plutôt des prélèvements. Fragmenter les textes, et les réagencer selon une méthode analogue à la technique du montage au cinéma, est une autre caractéristique essentielle du travail de Motus. *Petits Episodes de fascisme quotidien* est construit à partir de *Pre-Paradise, sorry now* – une réponse sombre et pesante à l'injonction joyeuse et utopique du Living Theater, un an plus tôt, en 1968 : *Paradise now!* Le second spectacle, *Rumore rosa* (« Rumeur rose »), se présente comme une quête amoureuse à partir de ces figures de femme si puissantes dans l'œuvre du dramaturge allemand, lui aussi



Too late! (antigone)
 contest#2, 2009.
 Photos : Valentina Bianchi.

très affecté par la violence des hommes. Cette volonté de traduire sur scène les différentes formes de la colère *politique* a conduit Motus à initier, à partir de 2007, un grand chantier autour de l'adolescence. Que pensent les jeunes gens et les jeunes filles d'aujourd'hui ? Ce questionnement s'est déployé sur trois années, prenant la forme d'une « recherche documentaire », utilisant plusieurs médiums. Ce projet, intitulé *X(ics) – Récits cruels de la jeunesse*, a donné lieu à un film, une installation (*Run*), une performance (*Crac*), et quatre spectacles : *X.01* (créé à la Biennale de danse de Venise), *X.02* (Comédie de Valence), *X.03* (festival Theater der Welt à Halle, en Allemagne) et *X.04 Napoli* (Teatro San Ferdinando de Naples). Déjà en germe dans leurs pérégrinations aux périphéries des villes (chaque projet

de Motus naît du précédent), la question tourne autour de l'énigme de la jeunesse actuelle, oisive, et de son horizon barré par les tours de ses ghettos. Quelle est véritablement cette « génération X » qui « porte des têtes de morts partout sur ses vêtements et qui avance vers le rêve de plus en plus ritualisé et médiatisé de l'éloignement de la mort, du refus de la vieillesse et du corps imparfait. L'absence de tolérance, même pour son propre corps, pour ce qui est différent des impératifs de beauté et de sécurité en vigueur, est encore prégnante dans le parcours de recherche sur le "fascisme quotidien" entrepris dans les derniers spectacles consacrés à Fassbinder. Mais le voyage dans X accueille en plus l'interrogation caustique du dernier livre de James G. Ballard, *Le Règne à venir, c'est-à-dire : la société de consommation peut-elle se transmuter en fascisme ?* »¹¹

La chair des événements

Des centres commerciaux de la Basse Romagne aux banlieues populaires de Valence, en passant par Halle-Neustadt, cité dortoir de l'ex-RDA à la mémoire collective vacillante, il s'agit à chaque fois d'écrire le spectacle à même la peau des villes, d'écouter ce qui se joue sur ses bancs, ses trottoirs et ses lieux de transit, pour tenter d'en capter quelques bribes, quelques signes, et d'en faire le miel d'une scène chauffée au plus près du présent. Cette manière de décliner un thème, et de l'approfondir au gré des rencontres et des occasions de production, est caractéristique de l'« œil » de Motus. Les spectacles pour eux ne sont pas des formes figées, mais des étapes de recherche, des variations sur un thème qui appelle à chaque fois sa remise sur le métier.



C'est exactement ce qui se passe pour le projet qu'ils ont initié depuis 2009 : une investigation sur les traces d'Antigone, à la recherche des Antigone d'aujourd'hui. Car les textes anciens n'ont de sens qu'à ressurgir dans les mots d'aujourd'hui. Ce nouveau chantier de recherche, intitulé *Syrma Antigone*, comporte déjà trois volets (intitulés « *contests* », comme autant de manières de dire la contestation), le quatrième devant voir le jour en octobre, dans le cadre du festival VIE à Modène. A l'origine du projet, il y a la rencontre avec les représentants de l'*onda anomala*, ce mouvement étudiant né à l'automne 2008 pour protester contre la réduction des moyens alloués à l'enseignement en Italie, et qui réfléchit à de nouvelles manières de donner forme à la révolte. Qui sont ceux qui disent non aujourd'hui, comme hier Antigone ?

Le travail a été fortement influencé par les manifestations altermondialistes de Gênes en 2001, violemment réprimées par les forces de l'ordre. « *L'inspiration, explique Enrico Casagrande, est partie de plusieurs situations dans lesquelles on trouvait des "Polynice contemporains", un frère piétiné, une victime que l'on ne peut enterrer. Après Gênes, il y a eu cette nouvelle tragédie lors des manifestations en Grèce, en décembre 2008, avec la mort d'Alexis Grigoropoulos, ce garçon de 15 ans tué en pleine rue. C'est lui, notre référence, notre Polynice contemporain.* »⁽²⁾ Mais pour Motus, les événements n'ont pas à être auscultés de manière clinique, à la façon de leur compatriote Fausto Paravidino dans sa pièce *Gênes 01*. Pour eux, il s'agit plutôt de prélever des éclats de l'événement, et de les traduire en fulgurances poétiques sur le plateau, dans le corps des acteurs.

Car ce sont véritablement eux qui écrivent ces fragments d'*Antigone*, comme le précise encore Enrico Casagrande : « *Notre processus de travail se concentre essentiellement sur les comédiens, ce sont eux qui enclenchent le travail. Pour ce premier volet, Let the Sunshine In (antigone) contest#1, Silvia Calderoni et Benno Steinegger ont commencé par échanger, et se questionner mutuellement sur Antigone, durant de longues séances de travail ; ils se demandaient concrètement ce que cette figure représente aujourd'hui, pour eux. Daniela les observait, notait tout ce qu'ils disaient, et le soir, nous nous retrouvions pour voir de quelle manière il était possible d'injecter des morceaux de la tragédie à l'intérieur de ces réflexions.* » Daniela Nicolò poursuit : « *Le plus difficile, pour les comédiens, est de trouver le juste équilibre entre la fiction et la réalité. Puisque nous partons toujours de leurs réflexions personnelles, pour ensuite leur donner*

la forme d'une partition fixée, tout le problème est de préserver l'apparence de spontanéité dans ce qu'ils disent. Il s'agit pour eux de s'appuyer sur cette partition, qui reste malgré tout ouverte, et donc à réaménager chaque soir en fonction de la situation de la représentation. »

Charge explosive

Il est en effet très impressionnant de voir ces acteurs parler, parler *vraiment*, nous parler, impliquant forcément le public, qui se trouve littéralement entre eux. Dans le premier volet, Antigone parle essentiellement avec ses frères et sa sœur, alors que le second « contest » cherche à comprendre les rapports verticaux, avec les pères et les porteurs de la loi.

Drapeau brûlé, torches, casques, fauteuils défoncés – tout le vocabulaire d'un théâtre pauvre, sinistré, mais qui touche au nerf de la révolte. Le spectacle est absolument horizontal, et les deux acteurs se parlent de part et d'autre des spectateurs – l'envers d'une scène en bifrontal : les comédiens se trouvent sur deux aires de jeu distinctes, et s'envoient leurs projectiles (car les mots sont ici balles, coups et matraques) par-dessus la tête des spectateurs. Cette façon de situer le public au cœur de la joute, dans un espace désaffecté, lui confère un rôle étrange, proche de celui d'un chœur antique qui s'interposerait entre les belligérants. Antigone est travaillée par l'incroyable Silvia Calderoni, mi-ange, mi-démon, brûlante et incendiée, cheval et cavalier, victime et amazone tout à la fois – une actrice incandescente, qui laisse sans voix tant sa présence nous emmène sur des terres effrayantes.

Il se crée alors un étrange *alliage* entre les acteurs et les spectateurs, qui éclate avec force dans la dernière scène. Dans la version de Montpellier, programmée au mois de mars par le festival Hybrides, le spectacle se jouait dans un ancien lycée technique à l'abandon, occupé par des artistes avant sa prochaine démolition⁽³⁾. A Dijon, dans le cadre du festival Théâtre en Mai, Motus a donné le troisième volet du cycle, *Iovadovia (antigone) contest#3*, dans la caserne Heudelet. Antigone aux prises avec le devin Tirésias, et un chien qui accompagne sa danse de mort. Mais dans les deux cas, ces lieux magiques sont voués à la démolition, et rien ne peut résister à la spéculation qu'ils suscitent. Comme si les acteurs devenaient les fossoyeurs de notre

mémoire collective. Alors que c'est dans de tels lieux que le théâtre d'aujourd'hui a besoin de se trouver...

Au lycée désaffecté Mendès France, donc, dans une ambiance sonore de fin du monde, au milieu des ateliers endormis et des machines agonisantes, les acteurs nous questionnent, directement : « *Et vous ? Vous en êtes où ?* » Puis au loin, dehors, sous les mûriers de la cour, résonne la voix d'Antigone, le chant d'Antigone, *Let the Sunshine In*, au milieu d'une pluie d'or. Un moment magique. Enrico Casagrande se souvient : « *Nous avons joué en Israël, dans un festival qui invite des artistes israéliens et palestiniens. Quand l'acteur s'est adressé au public, les spectateurs*

« Le plus difficile, pour les comédiens, est de trouver le juste équilibre entre la fiction et la réalité. » (Daniela Nicolò)

ont commencé à lui parler, à lui poser des questions, il leur répondait. Cela a duré au moins un quart d'heure, puis à la fin tout le monde s'est mis à chanter "Let the sunshine in". Cela durait, durait. On assistait à une toute petite utopie réalisée. Un moment de fraternité. Face à une telle expérience, on sait pourquoi on fait du théâtre. »

La grande force de ces variations sur Antigone est de s'interdire toute illustration. D'ailleurs, comment illustrer une foule en colère, une révolte, un début d'insurrection ? Ce sont les acteurs, et eux seuls, qui doivent la porter, en assumer la « charge », dans tous les sens de ce mot. D'où la nécessité d'un long travail d'enquête et d'investigation sur ces différents mouvements de révolte, en particulier les énormes manifestations qui vont embraser la Grèce après la mort d'Alexis Grigoropoulos, assassiné par un membre des forces spéciales délicatement surnommé « Rambo » par ses collègues.

En retournant sur les lieux du drame plus d'un an après les faits, le groupe Motus réalise à quel point la presse fonctionne comme un hachoir, qui détruit ce qui la fait vivre :

qui parle encore de ce qui s'est passé en Grèce, de ce qui, à l'époque, semblait augurer l'espoir, ou la crainte, d'une véritable insurrection, susceptible de gagner toute l'Europe ? La mort du jeune Alexis apparaissait comme un catalyseur, révélant d'un seul coup tous les problèmes trop longtemps étouffés. C'est tout le sens du quatrième et dernier volet du projet *Syrma Antigone*, sobriement intitulé *Alexis. Une tragédie grecque*. Alexis est une figure grecque, mais qui obéit parfaitement à l'analyse de Sergio Leone, plus profonde qu'on pourrait le penser : « *Quand un homme avec une bouteille rencontre un homme avec un pistolet, celui qui a la bouteille est un homme mort.* » La révolte des bouteilles n'est pas encore venue, mais elle reste imaginable. A condition de garder l'œil rouge.

Bruno Tackels

1. Notes de travail de Daniela Nicolò et Enrico Casagrande autour du projet *X(ics) – Récits cruels de la jeunesse*.
2. Extrait de notre entretien sur le projet *Syrma Antigone*, réalisé pour *Empreintes* n° 2 (30 mars 2010), journal accompagnant quotidiennement le festival Hybrides 02, organisé à Montpellier par la compagnie Adesso e Sempre de Julien Bouffier.
3. Il faut saluer l'initiative de la Ville de Montpellier, qui a offert ce lieu au festival Hybrides en mars dernier, puis à Montpellier Danse au mois de juin.

Let the Sunshine In (antigone) contest#1, Too late! (antigone) contest#2 et Iovadovia (antigone) contest#3, les 2 et 3 octobre à l'Espace Malraux, Scène nationale de Chambéry, dans le cadre du festival Champs Libres. www.espacemalraux-chambery.fr

Alexis. Una tragedia greca, du 16 au 20 novembre à Rennes, Théâtre National de Bretagne. www.t-n-b.fr

www.motusonline.com